



Ci-devant "LE VRAI CANARD."

**CONDITIONS :**

**ABONNEMENT:**

UN AN, ..... 50 Cts.  
SIX MOIS ..... 25 Cts.  
LE NUMERO..... 1 Ct.  
Strictement payable d'avance.

\* Le *Grognard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.  
10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.  
Les frais de port sont à la charge de l'Editeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse  
En face de l'Hôtel du Canada  
Boîte 2144 P. O. Montréal

**FEUILLETON DU "GROGNARD"**

**MADAME PANTALON**

**XVIII**

**UN MALADE. — PROMENADE MILITAIRE.**

La cuisinière se met à prendre le tambour, les baguettes, et à battre la caisse d'une façon très-dégagée : elle exécute des fia et des ra de toutes les manières, les dames sont enchantées, il y a surtout un pas redoublé qui les fait sautiller sur leurs chaises. Elles applaudissent avec transport, et Cézarine s'écrie :

— Bravo, Martine, vous avez là un charmant talent de société, je ne me doutais pas que j'avais une cuisinière si forte sur la peau d'âne ! est-ce Lundi-Gras qui a été votre professeur ?

Martine hausse les épaules en répondant :

— Ah ! par exemple ! Dieu merci, j'ai eu mieux que ça ! Est-ce que j'aurais jamais pu rien apprendre avec ce vieux mousse qui n'ai jamais calé à terre ? Mais mon cousin était gentil, et le tambour, c'était son élément.

— Martine, vous allez venir en promenade avec nous. J'ai une basquine de rechange qui vous ira, et une toque d'avocat, sur laquelle je mettrai un pompon ; vous marcherez à notre tête en battant de la caisse ; vous nous jouerez ce pas redoublé qui nous a enlevés tout à l'heure.

— Moi, madame, je ne demande pas mieux ; mais si je vais avec vous, qui est-ce qui fera le dîner ? C'est pas Nanon, qui ne sait pas éplucher un oignon.

— Le dîner !... le dîner !... parbleu ! c'est Lundi-Gras qui s'en chargera. Mon oncle, vous voulez bien que Lundi-Gras fasse le dîner aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Ma foi, ma chère amie, je ne l'ai jamais mis à cette épreuve, et j'avoue que je serai curieux de savoir comment il s'en tirera.

— C'est convenu. Lundi-Gras

fera le dîner. Mesdames, allons nous habiller, je me charge de costumer Martine en tambour.

**XIX**

**LUNDI-GRAS CUISINIER.**

Une heure après, la petite troupe féminine sort du château, précédée par Martine, qui a une tournure tout à fait martiale et bat de la caisse comme si elle avait été dans la vieille garde.

Le capitaine est à ses fenêtres, avec son mousse derrière lui. Il regarde sortir les amazones et s'écrie :

— Elles sont fort gentilles. Je crois, mille sabords, qu'elles marchent au pas !

— Est-ce que ces dames vont se battre, mon capitaine ?

— J'espère bien que non !

— Elles ont des carabines...

— C'est pour faire voir qu'elles seraient en état de se défendre si on venait nous attaquer.

— Est-ce qu'on doit assiéger le château, mon capitaine ?

— Tais-toi, tu ne dis que des bêtises. Va t'occuper de ta cuisine et tâche de nous faire quelque chose de bon... de bien relevé. Tu sais que je n'aime pas les ragoûts fadasses.

— Oui, mon capitaine, vous aimez que ça vous altère... Mais qui m'aidera ? Je ne peux pas éplucher les légumes, embrocher les volailles et tourner les sauces tout seul.

— Prends avec toi le jardinier et Nanon.

— Je prendrai le jardinier, mais pas Nanon ; elle fourrerait ses doigts dans toutes les sauces.

Lundi-Gras va trouver le jardinier et lui dit :



COMMENT LE CHOLÉRA SE PROPAGERA A MONTREAL.

**AVIS AU BUREAU DE SANTÉ.**

— Père Flanquet, il s'agit de me servir de marmiton ; vous allez venir faire la cuisine avec moi.

— La cuisine ? mais je suis pas marmiton !

— Eh bien, et moi ? est-ce que je suis cuisinier ? Mais le capitaine m'a dit de faire le dîner, je vas le faire, parce que je dois avant tout obéir à mon capitaine, et il me dirait : Apporte-moi un marmouin ! que je partirais tout de suite pour en chercher ; je ne sais où j'en trouverais, par exemple, mais j'irais tout de même.

— Est-ce que c'est pas assez de ma fille Nanon pour vous aider ?

— Je ne veux pas de votre fille, elle ne m'écoute pas, j'ai voulu lui apprendre à battre la caisse, elle n'a jamais su faire qu'un mauvais roulement. On m'a donné le droit de vous prendre pour aide. Allons, père Flanquet, apportez-moi ce que vous avez de mieux en légumes ; moi, je vais à la basse-cour casser le cou à deux ou trois poulets. Il y des anguilles et des carpes dans le vivier... Saperlotte ! je vas leur faire un Balthazar soigné.

Lundi-Gras tue plusieurs volailles qu'il emporte dans la cuisine. Là, il regarde avec admiration une immense rangée de casseroles de toutes les dimensions et toutes bien polies, bien luisantes ; on se mirerait dans les cuivres. Il se promène devant les fourneaux, qui sont nombreux puis il s'arrête à la grande cheminée, devant laquelle il est facile de mettre plusieurs rôtis, car, de ce côté, il faut avouer que nos ancêtres s'y entendaient mieux que nous ; ils avaient de superbes cuisines, vastes, commodes, des cheminées immenses où le tourne-broche pouvait contenir plusieurs pièces de gibier, et des fours pour la pâtisserie dans lesquels on aurait pu cuire du pain. Je crains que nous n'ayons dégénéré ; nous sommes peut-être plus friands, plus recherchés dans nos mets que nos pères, mais à coup sûr, nous mangeons moins. Lundi-Gras s'affuble d'un ta-